

Les tombeaux de l'adieu

André Roy, *Les espions de Dieu*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008

Thomas Mainguy

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2585ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mainguy, T. (2009). Review of [Les tombeaux de l'adieu / André Roy, *Les espions de Dieu*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008]. *Contre-jour*, (18), 167–172.

Les tombeaux de l'adieu

André Roy, *Les espions de Dieu*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008.

Les plus récents poèmes d'André Roy portent à l'attention du lecteur le scintillement d'une constellation pour le moins sombre lorsque l'on considère le destin de chacun de ses astres : Artaud, Chalamov, Dagerman, Gaulin, Herbert, Levi, Mandelstam, Plath, Sachs, Tsvétaïéva, pour ne nommer que ceux-là. Tous ces écrivains, majoritairement des poètes, ont connu une existence marquée par la souffrance : exil, exécution, suicide, persécution, assassinat, emprisonnement...

On me pardonnera l'emploi de la métaphore sidérale pour introduire ainsi mon propos, or je m'y sens autorisé tant le ciel et les étoiles reviennent constamment préciser le paysage des poèmes. Ces *espions de Dieu*, qui sont-ils, sinon des êtres en mission, venus d'ailleurs, cependant qu'une fois parmi nous, ils épousent les formes d'ici, éprouvant par ce geste d'amarre la solitude implicite où se brisent leurs âmes lucides et courageuses ? Étranges lumières qui se dévorent de l'intérieur : « La mélancolie s'en ira au moment/ où les étoiles seront clouées au ciel ». Si les poètes-espions semblent avoir honoré leur mission, au prix d'une lutte qui, plus souvent qu'autrement, s'est soldée par la mort, Dieu paraît quant

à lui avoir manqué à son devoir, comme quoi l'être le plus parfait n'est pas à l'abri du ratage et de la faute : « *Primo a écrit :/ "Le monde n'est pas une erreur de Dieu."/ On ne le croit pas.* »

Le doute exprimé sous le revers impersonnel de la troisième personne met en relief les motivations du poète à rendre hommage à cette pléthore d'écorchés vifs : Akhmatova, Celan, Darwich, Gauvreau, Holan, Kafka, Garcia Lorca, Pasolini, Rivero, Sutzkever complètent la liste précédemment amorcée. Il ne s'agit pas, cela trahirait une mégalomanie dont la voix des poèmes est tout à fait vierge, de corriger l'« erreur de Dieu » ni même d'en atténuer les conséquences d'une quelconque manière, mais plutôt de remémorer le mérite de ces auteurs dont les œuvres ont acquis une puissance symbolique et expressive sous les contraintes d'une violence qui met en doute l'idée d'un dieu bienveillant, responsable et paternel ou d'un principe ordonnateur sécurisant. André Roy, par pudeur, fait d'ailleurs assez peu intervenir le « je » dans ses poèmes, dissimulant sa présence sous l'effort du langage à raviver l'âme des disparus. Néanmoins, à la fin du recueil, il consent à briser le sceau de la retenue préalablement observée, confiant alors ce que sa propre quête doit à la poésie de Marina Tsvétaïéva, mais aussi, sans doute, à celle de tous les autres qu'il salue au fil du recueil :

*Marina qui pleure
comme pleure la lumière
dans le paysage,
serre-moi dans ta langue ;
tes rimes imitent un autre monde ;
grande quand tu écris
entre le oui et le non
entre le soir qui n'est plus le soir
et le matin qui n'est plus rien
après la lune ;
tu colles les poèmes ensemble
pour moi qui veux définir le bonheur.*

C'est dire combien le recueil est redevable, au-delà de ses qualités de poète, à l'expérience de lecteur d'André Roy, au temps investi dans les

poèmes des autres à collecter les bribes d'un savoir qui ne serait pas tant d'ordre technique qu'émotif et spirituel. Cette poésie réactive, tout en la modulant, cela va de soi, une certaine forme d'enseignement, dont la tradition remonte à Platon, qui repose sur le dialogue. Ceci peut paraître forcé, j'en conviens, puisque le recueil ne met pas en scène de personnages dont la conversation devient le biais par lequel l'auteur transmet son message et ses idées. Nulle intention didactique dans les poèmes. Cependant, il n'est aucun passage qui puisse nous faire oublier qu'André Roy a entendu les Artaud, Dagerman, Sachs et compagnie. Évidemment, le dialogue dont il est ici question s'accomplit par une dialectique de la lecture et de l'écriture, c'est le fondement même du projet des *Espions de Dieu*, et tout poème porte en creux, lorsque ce n'est pas explicite, la marque d'un échange que le « tu » ne dément jamais :

Tu dis :
« Mes larmes ne tomberont jamais dans ma gamelle. »
Le sommeil malade,
celui froissé,
celui froid,
celui d'après
quand tu ne vis plus que pour la nourriture,
que pour la cigarette sucrée.
Moitié mort,
tu ne demandes pas à qui tu dois la vie.

Du reste, c'est une leçon qu'annonce Shakespeare dans l'exergue, comme quoi le parcours poétique que l'on s'apprête à franchir enrichira notre vision de l'existence, puisque avec de la chance, « on comprendra tout, comme les espions de Dieu... »

Je ne peux m'empêcher de songer au film *Les ailes du désir* de Wim Wenders, aux deux anges que le réalisateur nous fait suivre, arpentant Berlin tout en captant la détresse de l'humanité qui s'y trouve rassemblée. Les espions d'André Roy s'apparentent à ces anges, quoique s'ils appartiennent au domaine surnaturel, ils sont tout autant des fantômes, en ce sens que leur position est caractérisée par un enchâssement entre deux univers : celui de la violence terrestre et celui d'un monde

rêvé. Retenu dans l'un, appelé par l'autre, l'espion-fantôme a tôt fait de constater la précarité de sa situation, victime d'un corps qu'il ne peut quitter et d'un esprit incapable de réaliser les fables qu'il invente. Devant ces paroles d'Artaud : « *Je ci-gît dans mon corps* », on comprend en quoi un tel sentiment de la vie encourage le développement d'une écriture dont le ton happe inévitablement le lecteur. Celui qui connaît une telle expérience de la limite, de la frontière, parle nécessairement d'une voix qu'on dirait revenue d'entre les morts, extirpée des griffes du silence où toute vie trouve sa résolution.

*Les anges qui tombent
le temps qui chute
et le feu qui roule
deviennent notre unique réalité
comme la faim marchant dans la nuit.*

Ces écrivains n'ont pas hérité de leur clairvoyance, ils en ont payé le lourd tribut. Tribut qu'aucun n'aurait accepté de défrayer — « nous qui ne voulons ni hasard,/ ni douleur,/ ni mort » —, car à la noirceur de leur encre correspond celle d'autant plus salissante de leur misère quotidienne, comme en fait foi ce vers magnifique : « Anna transporte du noir dans ses tabliers ».

Visiblement, André Roy tient en haute estime tous ces poètes auprès desquels il reçoit, fort justement, une leçon de ténèbres et de néant. Aussi, il est justifié de qualifier les poèmes réunis dans *Les espions de Dieu* de tombeaux littéraires. Curieux poème que le tombeau, dont le simple titre appelle rationnellement la mise en terre et la fin, cependant qu'un tel mémorial fiche à jamais dans le royaume du langage un être réunifié par le rayonnement intemporel de sa parole. Du tombeau, Jean-Michel Maulpoix soutient qu'« il indique que le langage humain est frappé de vanité, tout en faisant valoir sa nécessité ». En effet, la présence que le tombeau manifeste demeure virtuelle, accusant de ce fait les pouvoirs illusoire du langage. Or, j'ai aussi envie d'entendre « vanité » comme une présentation complaisante de soi, car tout écrivain, consciemment ou non, tend à forger une image de lui-même qui, si elle n'est idéale, est à tout le moins minutieusement calculée. Dans la foulée d'un lyrisme larmoyant

qu'une opinion répandue associe au siège même de la poésie, le poète apparaît souvent comme un être vaniteux, brossant des paysages dont le point de fuite le met infailliblement en évidence. Nul besoin de spécifier qu'il s'agit d'un cliché qu'un nombre important d'œuvres disqualifie, en commençant par *Les espions de Dieu* d'André Roy.

Si le recueil fait nécessairement l'étalage d'une sensibilité personnelle à l'égard de ces poètes-martyrs, il demeure que le sujet des poèmes paraît d'abord et avant tout s'être mis à l'écoute de l'autre et qu'il a capté les vibrations les plus subtiles de sa parole, dévoilant ainsi un sens de la disponibilité qui brave toute forme d'égoïsme. Aussi, André Roy me semble avoir eu la sagesse de ne pas renchérir sur les œuvres par un excédent de style — piège que n'aurait pas évité celui voulant prioritairement démontrer l'égalité de son talent littéraire. La brièveté des poèmes — tous titrés — et leur agencement donnent l'effet d'une succession de petits tableaux que l'on aurait accrochés sur un mur et dont l'enchaînement n'a rien d'une narration. Au contraire, chaque poème me semble préserver son autonomie, cependant qu'il origine d'un tout, qu'il s'agisse de la vie de l'écrivain célébré ou de l'expérience de lecture de Roy. Chacun donne l'impression d'un éclat, d'une réminiscence, à l'image de ce caillou poli par la rivière, lisse et en tous points parfait, dont l'histoire nous fait probablement remonter jusqu'à la présence monumentale de la moraine. Il m'apparaît juste de dire que le recueil d'André Roy trouve dans le mode fragmentaire le principe de sa finitude, puisque d'un poème à l'autre, la parole procède par bond. L'intervalle qui les sépare constitue un banc de brouillard où le lecteur relaye le poème, imaginant ce qu'il ne peut voir, ni entendre. L'écriture présente une sobriété fort à propos, la fulgurance du vers et de l'image étant sacrifiée lorsqu'un tel abandon offre aux poèmes un déploiement plus souple et naturel. Ceci n'atténue en rien leur beauté et leur richesse, au contraire, leur justesse, leur précision et leur tenue en sont largement bonifiées. Le poème « Les étoiles flétries », adressé à Paul Celan, est à cet égard fort illustratif et, à mon goût, le plus réussi du recueil :

*Ce que tu écris hâte les adieux
parce que le monde n'est plus advenu,*

*que le ciel ne s'invente plus
et que le temps a brûlé.
Paul, ta voix qui pousse encore,
ton âme arrachée d'entre les orties ;
Paul pour nous et nos étoiles flétries.
Plus rien ne nous apprend le sourire des vivants
ni la lumière roulée dans chaque jour ;
il faut donc que tu écrives
dans le savoir du rien de la nuit.*

Je ne crois pas qu'il y ait de terme plus adéquat que « l'adieu » pour décrire de tels poèmes — le mot est d'ailleurs fréquemment employé, sans compter que le prix littéraire de Radio-Canada a été attribué à Roy l'an dernier, alors qu'une partie des poèmes avait été publiée sous le titre *La science de l'adieu* —, car au fond, ils recommandent à Dieu tous ces espions qui ont, pour la plupart, pris congé du monde, qui lui ont dit adieu comme on le dit au malheur, laissant, pour sa suite, des œuvres comme autant d'enquêtes inachevées et de ce fait, magnétisées par les finales qu'elles convoquent sans jamais les promettre.

Thomas Mainguy